

Vingt ans... sans les poussières

Avoir vingt ans ça n'arrive qu'une fois dans la vie. On s'en voudrait d'en sous-estimer l'importance, d'en négliger la portée spirituelle, d'oublier une date si charnière. Dans mon cas, j'ai commencé à m'y préparer de longue date, dès mon seizième anniversaire. Quatre ans devant soi pour se peaufiner un caractère audacieux et abrasif, bref délibérément inoubliable, un profil sans trace d'acné parasite ni poils au menton, un portrait-robot assez recherché et encore fugitif de jeune adulte, aussi blasé qu'ingénu, à mi-chemin du futur gendre idéal vaincu par l'esprit de sérieux et d'un reliquat acidulé de frasques d'éternel gamin.

Parvenu à l'échéance biologique de la vingtaine, il allait falloir solder les comptes de l'enfance et devenir l'endetté chronique de tout ce qu'on manquera à être en chemin. Du moins est-ce ainsi que rétrospectivement je m'imagine pris entre le marteau et l'enclume, écrasé d'avance sous l'injonction d'un jour devoir m'embaucher quelque part mais prenant cette terrible perspective plutôt à la légère.

À vingt ans, j'étais encore cet arrogant rigolard qui, deux ans plus tôt, avait inscrit au fronton de ma classe d'hypokhâgne au Lycée Henri IV : LACAN EST MORT TOUT EST PERMIS. Le dandy-maître de la psychanalyse venait de casser sa pipe au lendemain de la rentrée scolaire, le 9 septembre 1981. Hasard malencontreux, un de ses petits-enfants trônait au premier rang, parmi d'autres grosses têtes molles. Entre ce rejeton outragé et moi, l'insulteur profane de son grand-père sévère, le pugilat fut évité de peu. Promu à mon corps défendant en cet établissement d'élite, j'étais donc un élève dilettante et insupportable qui préférait arborer le dernier gadget de *Pif le Chien* à l'heure de la pause récréative que feuilleter avec une négligence calculée une édition défraîchie de *L'Être et le Néant*. Huit mois plus tard, je ferai partie des énergumènes exclus d'office avec un tas d'annotations déplaisantes sur mes bulletins : « mauvais esprit » etc.

Moi, le natif pur jus de la rive droite, hanté depuis l'enfance par la vue quotidienne de ce peuple de marchands des quatre saisons, aristos de la clochardise et putains à martinet aux abords des Halles, j'allais migrer en banlieue, au peu coté

lycée du Raincy, et parfaire mon inadmissibilité à Normal Sup. Dont acte, en m'y reprenant à deux fois. Et tant qu'à redoubler mon échec, en bonne compagnie, autant le faire avec panache, en enchaînant les nuits blanches arrosées de Zubrowska, en effeuillant mon cœur d'artichaut à la moindre occasion féminine, en agitant ici ou là un drapeau noir rétif à l'austère socialisme mitterrancien, en alternant sur ma platine les vocalises grinçantes de l'ironiste punk Johnny Lydon et le clavecin moins tempéré qu'il n'y paraît du baroqueux Monteverdi.

Le cul toujours entre deux chaises : révision in extremis et dissipation chronique. Jusqu'à ces paroles avisées qu'une prof de français, la géniale Françoise Lafarge, eut la prescience de m'adresser au retour d'une ultime épreuve littéraire à Arcueil : « Yves, arrêtez les frais, c'est du gâchis, vous ne serez jamais une bête à concours ! » Sage prophétie qui m'a sauvé d'un destin cauchemardesque. Merci encore, très chère Madame, d'avoir osé me dé-conseiller à temps. Et, à mots couverts, de m'avoir encouragé à écrire sans échéance ni sanction, à ma guise, dans mon coin.

Voilà l'essentiel est dit, cela devrait suffire à rendre un hommage approximatif et commode aux errements de cet âge-là. Depuis lors, tant de proches et amis sont devenus lettres mortes, au sens propre ou figuré, au Crématorium du Père Lachaise ou ailleurs. Et la soi-disant insouciance ne sera plus jamais de mise, trente ans plus tard dans le siècle d'après, maintenant que j'ai appris à être orphelin de mes aïeux et deux fois père sans briser l'union libre qui m'attache à la mère de mes enfants. Cette désinvolté apesanteur du bon vieux temps, je la regarde en face, en me méfiant des fausses semblances de la nostalgie.

Avec le recul, j'ai appris à déceler un mal d'être dissimulé sous le masque du pitre juvénile et les signes prémonitoires d'une tendance intermittente à la mélancolie. À l'époque, je faisais semblant de tout faire sans peine ni problème, désormais je préfère faire avec ce qui manque, ce qui a parfois raté en cours de route, ce qui déchantera encore du jour au lendemain. La part ni maudite ni insurmontable du fiasco ordinaire qui jalonne une existence. « Des hauts et des débats », selon ma petite formule fétiche, auxquels il faut bien s'habituer, sans tirer aucun plan sur la comète ni se projeter trop loin, par superstition pré-sénile sans doute, mais tout compte fait, puisqu'il doit bien me rester une paire de décennies en sursis, ça tombe juste, le laps parfaitement adapté à la chute du présent articulet, écrit à la manière d'une péroraison anti-funèbre.

Encore vingt ans devant moi, à me perpétuer, bonne nouvelle, ma dernière chance de prendre ici-bas un bain de jouvence.

*octobre 2016
à l'occasion des « 20 ans » du prix Wepler*